

Dossier pédagogique :

Le personnage d'Arsène Lupin dans les œuvres de Maurice Leblanc



Arsène Lupin fait partie de ces quelques héros de la littérature populaire qui ont éclipsé leur créateur, victime de leur succès : Rocambole, Fantômas, Dracula... On pourrait appeler « complexe de Frankenstein » ce phénomène qui caractérise certains personnages romanesques. Dans l'esprit du public, le monstre fabriqué par Victor Frankenstein a fini par lui prendre son nom, tout en effaçant entièrement celui de Mary Shelley : double usurpation. Non seulement Arsène Lupin a privé Maurice Leblanc de la carrière littéraire noble qu'il ambitionnait de poursuivre, mais on sait que celui-ci, à la fin de sa vie, en était venu à se sentir menacé par le célèbre cambrioleur, au point de demander la protection du commissaire d'Étretat, qui désigna un fonctionnaire de la police municipale pour monter la garde devant la propriété de l'auteur, le « Clos Lupin »... Le premier article du credo des membres de l'Association des Amis d'Arsène Lupin n'est-il pas de croire à l'existence réelle de leur héros ? L'Aiguille « creuse » d'Étretat se dresse toujours là comme une signature et une preuve de son passage. Les « suites » à ses aventures, racontées avec talent par Boileau et Narcejac, montrent bien que le personnage, tombé dans le domaine public, a échappé à son « père » pour appartenir à tout le monde – ou à personne – et mener une existence autonome, sa propre vie.

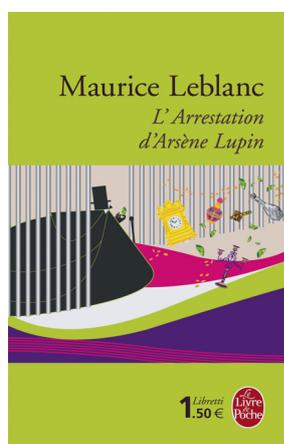
Pourtant, et c'est là le premier de ses paradoxes, ce personnage plus « réel » qu'un autre reste insaisissable. Héros protéiforme qui se rebaptise sans cesse de pseudonymes, il est à lui seul une comédie humaine incarnée. Quelle est l'identité d'Arsène Lupin ? Et comment caractériser ce personnage – puisque l'on sait que la fiche anthropométrique établie par Bertillon lui-même pour la préfecture de police a été falsifiée [*L'Évasion d'Arsène Lupin*] ?... N'est-ce pas une gageure que de vouloir le définir ?

Dans ce jeu des masques semé d'indices et de fausses pistes, le lecteur devient enquêteur – et nul doute que les élèves se passionnent pour essayer de le « fichier » à leur tour. Le travail que l'on propose est plus particulièrement adapté au niveau des classes de collège, mais peut aussi très bien être réalisé avec une classe de Seconde, ce qui sera l'occasion d'approfondir la notion de personnage, ainsi que le genre du récit populaire et du récit policier, avec leurs caracté-

ristiques respectives. Le corpus des aventures d'Arsène Lupin présente l'avantage d'offrir autant de romans que de nouvelles, et donc de préciser la spécificité de chacune de ces formes. Autant de façons de plaider la cause du sérieux d'Arsène Lupin.

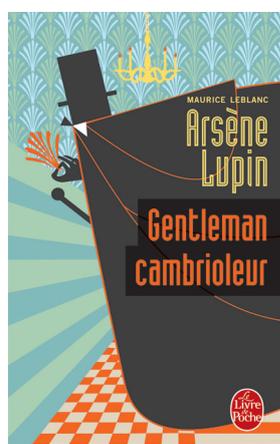
L'étude commencera par une découverte du personnage à partir des trois premières nouvelles qui lui sont consacrées, elle se poursuivra par un approfondissement qui permettra d'élargir le corpus de ses aventures, pour s'achever au sommet de l'œuvre, celle de l'Aiguille creuse.

L'entrée en scène du personnage



L'Arrestation d'Arsène Lupin

Collection « Libretti »
n° 13807, 96 pages.



Arsène Lupin gentleman cambrioleur

Le Livre de poche
n° 843, 192 pages.

Le petit volume de la collection « Libretti » qui, sous le titre *L'Arrestation d'Arsène Lupin*, regroupe en fait les trois premières nouvelles publiées séparément par Maurice Leblanc (puis rassemblées avec d'autres dans *Arsène Lupin gentleman cambrioleur*) est pratique pour une première approche du personnage par toute une classe : il permet d'en donner d'emblée les caractéristiques principales – qui seront celles de toute l'œuvre.

Ces trois récits forment une suite – arrestation, prison, évasion –, de même que le volume complet montre le souci de l'auteur d'organiser la diversité des nouvelles en un ensemble cohérent : le personnage de Nelly Underdown ouvre et clôt cette première série d'aventures, l'affaire Cahorn est rappelé comme un fil rouge, « Le Collier de la Reine » raconte et explique son premier vol, l'origine de sa « carrière », « Le coffre-fort de Mme Imbert » relate son premier échec ; en attendant *La Comtesse de Cagliostro*, qui reviendra longuement sur sa jeunesse et son initiation, ce volume propose donc une suite de variations sur les « débuts » de Lupin.

L'Arrestation d'Arsène Lupin a été publiée en 1905 dans la revue *Je sais tout* à la demande de son directeur, Pierre Lafitte. Maurice Leblanc n'avait pas l'idée de donner une suite à cette première aventure. C'est le succès immédiat du personnage et de ce petit chef-d'œuvre de quel-

ques pages qui va le contraindre à poursuivre et peu à peu exercer une véritable tyrannie sur l'écrivain.

■ **Questions préparatoires :**

- Quels sont les points communs de ces trois histoires ?
- Faites le portrait du personnage : en quoi peut-on dire qu'il est paradoxal ?
- Quel est le statut du narrateur dans la première nouvelle ? quel est son rôle ?
- En quoi peut-on dire qu'Arsène Lupin est avant tout un mystificateur ?
- Par quels procédés parvient-il à « se soustraire aux lois ordinaires de l'apparence et de l'identité » ?

Un personnage paradoxal

Le paradoxe est au cœur du personnage et de ses aventures : le titre de « gentleman cambrioleur » fait d'emblée de Lupin un personnage oxymorique, double, contradictoire. Sa première aventure rapportée, sa « naissance » littéraire est celle de son arrestation, donc d'une certaine façon un échec : Maurice Leblanc commence par la fin, mais c'est pour mieux montrer le succès de son récit fondé sur une mystification.

Paradoxe encore quand Lupin réalise le cambriolage du château de Malaquis (au nom si symbolique) à distance, en étant enfermé dans sa cellule de la prison de la Santé, comme s'il avait le don d'ubiquité. On peut dès lors se demander s'il ne s'est pas laissé arrêter volontairement pour mieux préparer ce coup de virtuose : il avait besoin d'être en prison pour y parvenir. Paradoxale enfin est sa stratégie de fuite : selon la formule de François George, Arsène Lupin pratique « l'évasion sur place » en se faisant passer pour Désiré Baudru.

Un mystificateur

Arsène Lupin n'est pas un cambrioleur comme les autres : le vol, pour lui, est moins une fin qu'un prétexte, ou une méthode, fondée sur l'ironie et la mystification. C'est un prestidigitateur qui, comme le rappelle le président du tribunal, a appris le métier, sous le nom de Rostat, aux côtés du célèbre illusionniste Dickson. C'est aussi un metteur en scène, « celui qui se divertit à la pièce qu'il fait jouer et qui, dans la coulisse, rit à gorge déployée de ses traits d'esprit et des situations qu'il imagine. » (p. 33) C'est un acteur enfin, qui change de nom et de visage à volonté : il est ici Bernard d'Andrézy ou Désiré Baudru, un aristocrate ou un clochard, ce qui en l'occurrence revient au même : il est sans emploi déterminé.

Il est capable de contrefaire toutes les écritures et peut prendre toutes les apparences, non seulement par les ressources sophistiquées du maquillage ou de la chimie (« Tu comprends bien, déclare-t-il à Ganimard, que si j'ai travaillé dix-huit mois à Saint-Louis avec le docteur Altier, ce n'est pas par amour de l'art. J'ai pensé que celui qui aurait un jour l'honneur de s'appeler Arsène Lupin devait se soustraire aux lois ordinaires de l'apparence et de l'identité... », p. 87), mais en inventant une méthode inédite, celle de la métamorphose par cure d'amaigrissement : il se remplace par son double diététique...

Dans les trois nouvelles, il mystifie avec succès ses interlocuteurs : Ganimard, le policier qui le traque tout au long de ses aventures, le baron Cahorn, riche possesseur d'œuvres d'art, et, surtout, dans la première, le lecteur lui-même en empruntant le masque du narrateur.

Ce récit inaugural est un véritable coup de force de la part de Maurice Leblanc, qui sera repris par Agatha Christie dans *Le Meurtre de Roger Ackroyd* : le narrateur est le coupable – ce qui constitue une infraction aux lois communément admises de la narration. Lupin nous a piégés par l'énonciation. Comme Ganimard qui l'a sous les yeux et déclare : « Monsieur le Président, j'affirme que l'homme qui est ici, en face de moi, n'est pas Arsène Lupin » (p. 78), le lecteur a bien sous les yeux Arsène Lupin et pourtant il ne le voit pas (depuis « La lettre volée » d'Edgar Poe, on sait que le meilleur moyen de dissimuler quelque chose est de l'exposer, bien en évidence). La méthode de Lupin consiste à toujours être là où ne l'attend pas, à être autre que celui qu'on croit.

Un narrateur complice

Maurice Leblanc est donc son complice : c'est lui le véritable narrateur de la première nouvelle – qui cache son personnage, le masque –, et apparaît soudain dans ce passage symbolique du « je » au « il » qui correspond à la fois à l'arrestation et à l'identification de Lupin.

Car ce narrateur ici anonyme s'appelle bien Maurice Leblanc ; il habite boulevard Maillot, à Neuilly, comme l'écrivain, entretenant la confusion – à ses dépens, on l'a vu – entre la fiction et la réalité. Il se désigne comme « l'historiographe » de Lupin et raconte dans « Le sept de cœur » comment il se sont rencontrés. « Une question me fut souvent posée : « Comment ai-je connu Arsène Lupin ? » Personne ne doute que le connaisse. » Son rôle – outre celui de complice et de truqueur – est essentiel pour faire croire à la vie réelle d'Arsène Lupin. Il est sa caution, son certificat d'existence. Plus que pour tout autre personnage de fiction, cette fonction est la condition même de la réussite du personnage en lui conférant une caractéristique, celle de la notoriété.

Un autre paradoxe du personnage est de naître déjà célèbre, et sur les deux continents : sa réputation s'étend jusqu'en Amérique où l'attend Ganimard – comme Athéna qui prend corps tout armée. Si, dans la première nouvelle, cette célébrité est rappelée avec une belle suffisance par Lupin lui-même (« Arsène Lupin parmi nous ! l'insaisissable cambrioleur dont on racontait les prouesses dans tous les journaux depuis des mois ! », p. 27), ce sera ensuite selon une juste répartition des rôles, celle de son historiographe qui sans cesse s'excuse même de nous raconter des histoires que tous les lecteurs connaissent déjà, bien sûr ! pour en avoir entendu parler – par la presse ou la rumeur – mais avec des détails supplémentaires. Maurice Leblanc fait un usage immodéré de la prétérition. Par exemple dans *813* : « L'affaire Kesselbach ! Il n'est personne qui ne se rappelle, non seulement cette tragique affaire Kesselbach dont j'ai entrepris de débrouiller l'écheveau complexe, mais encore les moindres péripéties du drame qui nous passionna tous, deux ans avant la guerre... » ou encore dans *Arsène Lupin contre Herlock Sholmès* : « Chaque fois que j'entreprends de raconter quelqu'une des innombrables aventures d'Arsène Lupin, j'éprouve une véritable confusion, tellement il me semble que la plus banale de ces aventures est connue de tous ceux qui vont me lire... » Cette célébrité assure son succès auprès du public – et des consommateurs aussi bien que du gérant du café du boulevard Saint-Michel où il s'attarde au cours de sa fausse évasion (p. 73). Elle lui permet surtout d'impressionner ses adversaires, de leur faire rendre les armes avant même d'avoir engagé le combat.

Prenant appui sur cette réputation, la puissance de Lupin réside d'abord dans la force persuasive de ses mots, de sa parole qui agit comme un performatif. Pour lui, dire, c'est faire. Et l'on sait que Lupin fait ce qu'il dit. Le baron Cahorn sait qu'il peut cambrioler le château du Malaquis tout en étant à la prison de la Santé, tout le monde sait qu'il n'assistera pas à son procès – puisqu'il l'a annoncé. Son curriculum vitae en fait foi. Lupin sait entretenir cette célébrité par les médias, il communique par les journaux, il est le principal commanditaire de *L'Écho de France*. Dans sa cellule, on trouve des articles de *L'Argus de la presse* qui recense toutes ses aventures : souci narcissique de dandy ! Lupin s'appuie sur le public, il est universel, s'adresse à « la galerie ». « On se rappelle le formidable éclat de rire qui accueillit la double dépêche. Le nom seul d'Arsène Lupin était un gage d'imprévu, une promesse de divertissement pour la galerie. Et la galerie, c'était le monde entier. » (*Arsène Lupin contre Herlock Sholmès*). C'est par son nom – doué de tous les pouvoirs – que Lupin agit, comme avec un sésame ou un abracadabra.

Portrait du personnage

Physiquement, il est impossible de faire le portrait d'Arsène Lupin puisqu'il se métamorphose sans cesse : « Son portrait ? Comment pourrais-je le faire ? Vingt fois j'ai vu Arsène Lupin, et vingt fois c'est un être différent qui m'est apparu » (p. 43). Comment alors l'identifier, le reconnaître ? Il le dit lui-même : « Mes actes me désignent suffisamment ». C'est son côté sartrien avant l'heure : on est ce qu'on fait. Ganimard ne s'y trompe pas, qui, lorsqu'une affaire compliquée se présente, déclare : « Il y a du Lupin là-dessous ».

À la fois insaisissable et pourtant bien réel, Arsène Lupin évolue dans un espace social restreint, bien défini, tel qu'on le voit dans la première des trois nouvelles : celui des nantis. Lui « qui n'opère que dans les châteaux et les salons » (p. 27) fréquente « la société la plus choisie » (p. 23) du « petit

coin des premières » (p. 27) du transatlantique et n'a qu'un bref regard un peu méprisant pour « l'entrepont où grouillaient les émigrants » (p. 35). Comme la plupart des identités qu'il empruntera, son nom le range dans l'aristocratie. « Les Andrézy sont de bonne souche poitevine », même si « leur blason est quelque peu dédoré » (p. 35). Comme tous ses compagnons de voyage à bord de *La Provence*, c'est un oisif. Il est débarrassé de toute contrainte sociale, éternellement en vacances. Le vol, pour lui, est d'abord un divertissement, une occupation essentiellement cérébrale.

Sans être un intellectuel, c'est un autodidacte, il est cultivé, lit en prison *Le Culte des héros* de Carlyle en anglais et le *Manuel d'Épictète* dans une traduction allemande. Dans *L'Aiguille creuse*, son livre de chevet est les *Lettres à Lucilius* de Sénèque. On apprendra plus tard qu'il relit sans cesse Homère en grec.

Il aime le luxe et ses connaissances se portent surtout sur les œuvres d'art, c'est un esthète : tapisseries, bijoux, meubles (estampillés), tableaux (Philippe de Champaigne, Rubens, Watteau). C'est un expert capable au premier coup d'œil de repérer le travail d'un faussaire et il ne déroge pour sa collection personnelle que les œuvres authentiques.

Même si dans notre corpus très limité une seule femme apparaît – une magnifique créature qui éblouit autant par sa beauté que, comme il se doit, par sa fortune –, on comprend qu'à tous ses pouvoirs, il faut ajouter celui de la séduction : il a du charme et du panache. Sa bonne humeur enfin est peut-être ce qui attire le plus et le rend toujours vivant. Dans *L'Aiguille creuse*, il dira à Isidore Beautrelet : « Vois-tu, ce qui te manque, bébé, c'est le sourire... Tiens, tu manques... comment dirai-je ? tu manques de primesaut. Moi, j'ai le primesaut. » Espiègle, désinvolte, ironique avec l'autorité, un peu anarchiste, c'est l'incarnation même de cette part de rêve qu'on a coutume de voir dans la Belle Époque et qui renvoyait à la bourgeoisie de ses lecteurs une image flatteuse et insouciance de leur propre vie.

Les vies d'Arsène Lupin

La suite de l'enquête peut se faire à partir des œuvres majeures de la geste lupinienne, dont la lecture sera assurée par différents groupes de quelques élèves.

• Romans :

L'Aiguille creuse (1909)

813 : La double vie d'Arsène Lupin et *Les trois crimes d'Arsène Lupin* (1910)

Le Bouchon de cristal (1912)

Arsène Lupin contre Herlock Sholmès (1908)

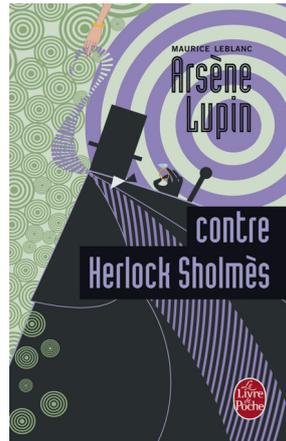
Les Dents du Tigre (1920)

La Comtesse de Cagliostro (1924).



Le Bouchon de cristal

Le Livre de Poche n° 1567,
292 pages.



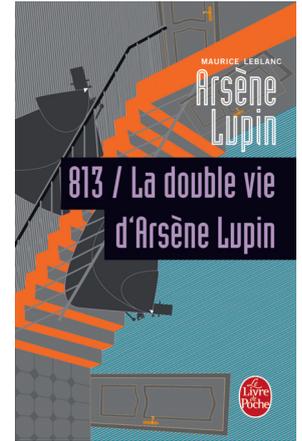
Arsène Lupin contre Herlock Sholmès

Le Livre de Poche n° 999,
224 pages.



La Comtesse de Cagliostro

Le Livre de Poche n° 1214,
352 pages.



813 : La double vie d'Arsène Lupin

Le Livre de Poche n° 4062,
224 pages.

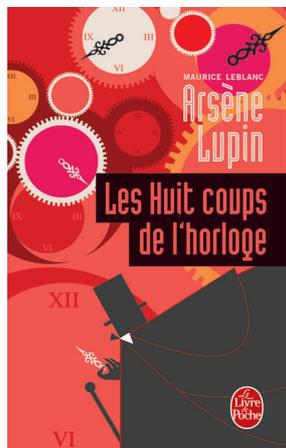
• Nouvelles :

Arsène Lupin gentleman cambrioleur (1907)

Les Confidences d'Arsène Lupin (1913)

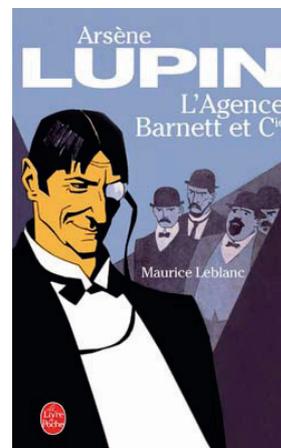
L'Agence Barnett et Cie (1928)

Les Huit Coups de l'horloge (1923)



Les Huit Coups de l'horloge

Le Livre de Poche n° 197
1320 pages.



L'Agence Barnett et Cie

Le Livre de Poche n° 2869
160 pages.

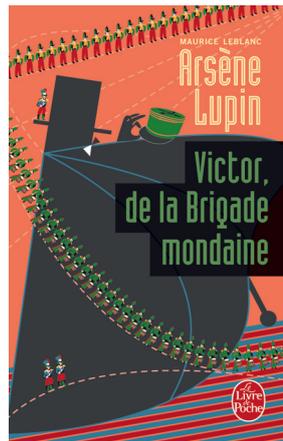
• **Corpus auquel on ajoutera si possible :**

- La Demeure mystérieuse* (1928)
La Demoiselle aux yeux verts (1927)
La Barre-y-va (1931)
La Femme aux deux sourires (1933)
Victor de la brigade mondaine (1934)



La Barre-y-va

Le Livre de Poche n° 2272
 192 pages.



**Victor de la
brigade mondaine**

Le Livre de Poche n° 3278
 192 pages.



**La Femme
aux deux sourires**

Le Livre de Poche n° 3226
 224 pages.

Les autres volumes peuvent être laissés provisoirement de côté. Chaque groupe ayant la responsabilité d'un livre établira des fiches au nom de Lupin et de ses différentes identités avec ses caractéristiques principales (portrait physique, social, domiciles, talents particuliers, personnages féminins qui lui sont attachés, etc.), l'ensemble des fiches étant regroupé ensuite.

Plutôt que de vouloir reconstituer chronologiquement la biographie imaginaire du personnage à partir des données éparées dont nous disposons – plusieurs tentatives ont été faites, assez vaines, qui n'ont abouti qu'à escamoter les nombreuses contradictions internes –, mieux vaut privilégier la dispersion, la biographie « éclatée », plus conforme au personnage, pour s'efforcer de faire apparaître les constantes, les données principales de sa personnalité et de son existence (avérée) qui permettront de mieux le comprendre. Sa vie peut se lire à travers le carnaval de ses identités. Tout au plus peut-on constater dans un survol de l'œuvre l'évolution du personnage qui, d'une forme d'anarchisme dans ses premiers récits, fait preuve d'un patriotisme exalté pendant la Grande Guerre pour devenir un justicier, redresseur de torts, défenseur de la veuve et de l'orphelin ensuite et finir dans le conformisme le plus bourgeois... Cette évolution est sans doute moins due au vieillissement du personnage lui-même qu'à celui de son historiographe.

■ **Travail proposé :**

- Établir la liste des différentes identités du personnage avec leurs principales caractéristiques.
- Un travail de recherche peut également être proposé parallèlement sur Bertillon et l'anthropométrie judiciaire.

Les identités d'Arsène Lupin

- **Bernard d'Andrézy** (ou d'Andrézy). Passager du transatlantique *La Provence*; porte une blessure à l'avant-bras droit; possesseur d'un appareil de photographie Kodak. A un flirt avec Miss Nelly Underdown. Identité usurpée d'un cousin mort en Macédoine. (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*, *La Comtesse de Cagliostro*, *Les Confidences d'Arsène Lupin*, *La Demoiselle aux yeux verts*)
- **Raoul d'Andrézy**. D'abord jeune enfant de six ans, dont la mère est femme de chambre chez les Dreux-Soubise : c'est pour venger cette humiliation qu'il dérobe le fameux collier de la reine en faisant preuve de dispositions étonnantes pour l'acrobatie (*Arsène Lupin gentleman cambrioleur*). Puis, à vingt ans, épouse Clarisse d'Étignes dont il a deux enfants, et rencontre la terrible comtesse de Cagliostro. Figure pâle, mince, large d'épaules, élégant et solide d'aspect; gai; séduisant, exalté, ironique; porte une culotte courte et un veston qui s'ouvre sur un maillot en laine blanc; un air de souplesse incroyable. (*La Comtesse de Cagliostro*, *Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*)
- **Anfredi**. Baron italien, locataire du château de l'Aiguille, dans la Creuse. « Un homme encore jeune, l'air assez gourmé, des yeux très énergiques, cheveux blonds, barbe terminée par deux pointes qui retombent sur un faux col fermé par derrière. A quelque peu l'air anglais. » (*L'Aiguille creuse*)
- **Anquety**. Simple signature qui accompagne l'envoi de deux billets de mille francs à Henriette d'Andrézy, sa mère. (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*)
- **Arsène I^{er}**. Empereur de Mauritanie, « sultan de l'Adrar, sultan d'Iguidi, sultan d'El-Djouf, sultan des Touaregs, sultan de l'Auabuta, sultan de Braknas et de Frerzon, sultan des sultans, petit-fils de Mahomet, fils d'Allah ». (*Les Dents du Tigre*)
- **Raoul d'Avenac**. Vicomte de vieille noblesse périgourdine, silhouette élégante, épaules carrées, thorax puissant bombant sous le plastron, taille bien prise, un teint de vieille brique. Se porte au secours de Catherine Montessieux, orpheline, comme d'habitude. (*La Barre-y-va*, *La Cagliostro se venge*)
- **Raoul d'Averny**. La cinquantaine, fringant, taille mince, très à la mode, costume gris et chapeau mou. (*La Cagliostro se venge*)
- **Marcos Avisto**. Péruvien, 62 ans, monsieur respectable, extrêmement distingué (*Victor de la brigade mondaine*)
- **Jim Barnett**. Détective privé, « un individu bizarre, bien pris comme taille, carré d'épaules, solide d'aspect, mais vêtu d'une redingote noire, ou plutôt verdâtre dont l'étoffe luisait comme la soie d'un parapluie. La figure énergique et rudement sculptée, était jeune, mais abîmée par une peau âpre, rugueuse, rouge, une peau de brique. Les yeux froids et moqueurs derrière un monocle s'animaient d'une gaieté juvénile. » Il comprend le russe et connaît le turc comme sa poche. Ses bureaux sont installés rue Laborde : « Agence Barnett et Cie, ouverte de deux à trois heures. Renseignements gratuits. » (*L'Agence Barnett et Cie*, *La Demeure mystérieuse*, *Victor de la brigade mondaine*)
- **Désiré Baudru**. Clochard; « extrême maigre, joues creuses, pommettes saillantes, visage couleur de terre marbré de petites plaques rouges et encadré d'une barbe inégale et rare. » Séjourne quelque temps sous ce nom à la prison de la Santé. (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*)
- **Michel Beaumont**. Propriétaire d'un petit appartement rue Chateaubriand, angle Balzac, près de l'Arc de Triomphe. Tél : 565-34. (*Le Bouchon de cristal*)
- **André Beauny**. « Jeune élégant, habillé très simplement, à la façon un peu surannée de certains peintres, col rabattu, cravate flottante à pois blancs sur fond bleu marine. » (813)
- **Guillaume Berlat**. Député, passager du train Paris-Rouen. (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*)
- **Maxime Bermond**. Entrepreneur, ou architecte; en habit, cravaté de blanc, chemise souple moulant son torse; voix claire. (*Arsène Lupin contre Herlock Sholmès*)
- **Jean Daspry**. Camarade de cercle de Maurice Leblanc, charmant et insouciant; habile tireur au pistolet. (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*)
- **Paul Daubreuil**. Agent officieux de la Santé (*Les Confidences d'Arsène Lupin*).
- **Félix Davey**. Jeune homme élégant vêtu selon la mode la plus raffinée, aux biceps peu ordinaires. (*Arsène Lupin contre Herlock Sholmès*)

- **M. Delangle.** Inspecteur de la Sûreté, sanglé dans une jaquette marron, le visage terminé par une barbiche grisonnante. (*Les Confidences d'Arsène Lupin*)
- **M. Destro.** Habitué du restaurant hongrois de la rue du Helder. (*Arsène Lupin contre Herlock Sholmès*)
- **Jean Dubreuil.** Jeune homme de 28-30 ans qui porte des favoris coupés courts, des lunettes, un veston d'appartement fourré d'astrakan et qui a l'air d'un Russe. (*Les Confidences d'Arsène Lupin*)
- **Jacques d'Emboise.** Mince, rouge de figure et timide, sous cette identité usurpée épouse Angélique de Sarzeau-Vendôme. (*Les Confidences d'Arsène Lupin*)
- **Jean (ou : Raoul) d'Enneris.** « Gentilhomme-navigateur et gentilhomme-détective », jeune et de silhouette à la fois fine et vigoureuse. Tantôt vicomte, tantôt baron. A effectué le tour du monde en canot automobile. Amoureux d'Arlette, petit mannequin de Paris, orpheline. (*La Demeure mystérieuse*)
- **Chevalier Floriani.** Fils d'un magistrat de Palerme. (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*)
- **Docteur Gérard.** Faussaire dont il usurpe l'identité; « un homme de 60 ans environ, d'allure encore jeune, à la figure rasée, le monocle toujours vissé à l'œil droit. » (*Le Triangle d'or*)
- **Grimaudan.** Ex-inspecteur de la Sûreté, « un individu d'une quarantaine d'années, vêtu d'une redingote noire, de propreté douteuse. » (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*)
- **Victor Hautin.** Inspecteur de la brigade mondaine; dont il usurpe l'identité; « âpre figure, air peu aimable, peau rugueuse, tempes grisonnantes, caractère ombrageux, air revêché d'un ancien adjudant de cavalerie »; a dépassé la cinquantaine; vêtu d'un dolman trop étroit. (*Victor de la brigade mondaine*)
- **Janniot.** Capitaine en retraite, « un monsieur à moustaches grises, vêtu d'une redingote marron et coiffé d'un chapeau à larges bords. » Connaisseur en peinture, expert en histoire, motocycliste hardi. (*Les Confidences d'Arsène Lupin*)
- **de Laureins.** Baron, héritier ruiné. (*L'Agence Barnett et Cie*)
- **M. Lecoq.** Locataire d'un petit appartement au 143, rue de Rivoli. (*Les Dents du Tigre*)
- **M. Lenormand.** Chef de la Sûreté, « un homme encore jeune si l'on considérait l'expression même de son visage, ses yeux qui brillaient sous ses lunettes; presque un vieillard si l'on notait son dos voûté, sa peau sèche et comme jaunie à la cire, sa barbe et ses cheveux grisonnants, toute son apparence brisée, hésitante, maladive. » Environ 60 ans. (813)
- **Raoul de Limézy (ou de Limésy).** Explorateur de retour du Tibet et de l'Asie Centrale, 34 ans. Taille moyenne, silhouette à la fois mince et puissante. Biceps remarquables, torse bombé, élégant. Porte sur lui un flacon de chloroforme. Aide Aurélie d'Asteux, orpheline, à retrouver l'ancienne ville romaine de Juvains. (*La Demoiselle aux yeux verts*)
- **Massiban.** Membre de l'Institut dont il usurpe l'identité; « un vieux monsieur à barbe blanche, un peu voûté. » (*L'Aiguille creuse*)
- **M. Meauny.** Homme du monde. (813)
- **M. Nicole.** Professeur libre, licencié ès-lettres; « un monsieur en redingote noire trop étroite, assez malpropre, aux allures timides », porte un chapeau melon. Domicilié 25, place Clichy. (*Le Bouchon de cristal*)
- **Péchar,** une signature. (cf. Anquety)
- **Don Luis Perenna.** Né au Pérou, grand d'Espagne, mais « Français de cœur »; ex-légionnaire; taille moyenne, plutôt mince, décoré de la médaille militaire et de la Légion d'Honneur. Environ 40 ans. Des rides au coin des yeux et au front. Épouse Florence Levasseur, orpheline – encore une. (813, *Le Triangle d'or*, *L'Île aux trente cercueils*, *Les Dents du Tigre*, *La Femme aux deux sourires*)
- **Rostat.** Prestidigitateur qui a travaillé aux côtés de Dickson. (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*)
- **M. Raoul.** 35 ans environ, bien découpé, de tournure élégante et de mise impeccable. Locataire d'un entresol au 63, quai Voltaire. (*La Femme aux deux sourires*)
- **Serge Rénine.** Prince russe, « jeune, d'une grande élégance, le visage mince et un peu pâle. » (*Les Huit Coups de l'horloge*)
- **Salvator,** une signature. (*Arsène Lupin gentleman cambrioleur*)

- **Sauvinox.** « Petit policier malingre et pitoyable. » (*La Demoiselle aux yeux verts*)
- **Ségenax.** Druides; « un vieillard à barbe blanche et longs cheveux blancs; figure et mains sillonnées de mille rides; un cercle bleuâtre autour des paupières; « un siècle au moins avait passé sur lui. » Vêtu d'une tunique de lin rapiécée et déchirée. (*L'Île aux trente cercueils*)
- **Paul Sernine.** Prince russe, 35 à 38 ans, « cheveux châtain, fortes moustaches et favoris coupés courts, correctement vêtu d'une redingote serrée à la taille et d'un gilet à dépassant de couteil blanc. » (813)
- **Sparmiento.** Colonel brésilien; « un homme un peu fort, large d'épaules, aux cheveux noirs, au teint basané et qui s'habille avec une élégante sobriété. » (*Les Confidences d'Arsène Lupin*)
- **Sylvestre.** Valet de chambre bedonnant à tournure de notaire provincial. (*L'Agence Barnett et Cie*)
- **Louis Valméras.** Propriétaire du château de l'Aiguille; une trentaine d'années, le visage ouvert et sympathique. C'est sous ce nom qu'il épouse Raymonde de Saint-Véran. (*L'Aiguille creuse*)
- **Étienne de Vaudreix.** Grand voyageur, chasse le tigre au Bengale, « passe pour s'occuper d'affaires sans qu'on puisse préciser de quelles affaires il s'agit. » Habite 36, rue Marbeuf, rez-de-chaussée, droite. (*L'Aiguille creuse*)
- **Horace Vermont.** Chartiste, antiquaire, pickpocket, célèbre peintre de marines, membre du Cercle de la rue Royale. (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur, Les Confidences d'Arsène Lupin, La Demoiselle aux yeux verts*)
- **Dr Vernes.** Médecin-légiste, « un monsieur un peu gros, en redingote noire, en chapeau haut de forme, le visage flanqué de favoris, le nez surmonté de lunettes. » (*Le Bouchon de cristal*)
- **Anonymes :** un ouvrier bijoutier, un ouvrier, un peintre, un étudiant russe qui fréquenta le laboratoire du docteur Altier à Saint-Louis, un professeur de lutte japonaise, un coureur cycliste, un sauveteur de l'incendie du Bazar de la Charité, un vieux notaire de Gaillon, un gentlemen ivre, un pêcheur de la cote normande, etc.

À cette liste, peut-être faut-il encore ajouter **Maurice Leblanc** lui-même, dont presque partout la collaboration se fait sentir de manière suspecte, et pas seulement comme historiographe du maître du jeu...

Un personnage multiple

■ Questions :

- Pourquoi cette prolifération d'identités?
- Quelles sont les plus importantes?
- En quoi ces pseudonymes ont-ils un « air de famille »?
- Comment peut-on les classer?
- Quelles sont leurs fonctions?
- Quels éléments de la personnalité peut-on en dégager?
- Que peut-on en conclure sur la situation sociale d'Arsène Lupin?

Le vestiaire des identités

Tous ces pseudonymes n'ont pas la même valeur ni la même fonction. Lupin les choisit souvent en fonction de l'usage qu'il veut en faire. On peut proposer différents classements.

- La nationalité est un premier critère, ce qui révèle chez lui des goûts très cosmopolites : il peut être russe, italien, péruvien, espagnol...

- Certains sont récurrents, périodiques et seront donc aisément identifiés par le lecteur (André, Perenna); d'autres n'apparaissent que dans un épisode, et peuvent le surprendre (Jean Daspry). Lupin joue souvent à cache-cache avec d'autres personnages – sous l'œil complice du lecteur, à moins que ce ne soit avec nous qu'il se livre à ce jeu.

L'énigme à déchiffrer consistera alors moins à savoir où Daubrecq a dissimulé le fameux bouchon de cristal par exemple, que de deviner derrière quel personnage se masque Lupin.

- Il se déguise parfois en son contraire, ce qui dérouté plus encore : M. Lenormand est chef de la Sûreté. Il invente certaines identités, ou bien il reprend celles de personnes existant ou ayant existé qu'il incarne alors. Parfois, son identité est donnée d'emblée, comme celle de Jim Barnett.

Sa plus ingénieuse trouvaille, on l'a vu, est de se mettre à la place anonyme du narrateur. Mais il ne faut pas oublier que Lupin agit souvent sous vrai nom et à visage découvert.

L'homme invisible

On est d'emblée frappé par la prolifération des identités et l'absence de situation bien déterminée qui les caractérise : Lupin est presque toujours un « homme du monde », un « dilettante », un « amateur », sans attaches, flottant, toujours disponible pour l'aventure.

Être Lupin consiste donc d'abord à ne jamais être soi-même ; c'est en devenant tout le monde qu'il est véritablement invisible. Ce qui peut être le signe d'une instabilité foncière dont il est le premier à prendre conscience et à mesurer le risque. « Moi-même, dit-il à son historiographe, je ne sais plus bien qui je suis. Dans une glace je ne me reconnais plus. » (p. 43)

Malgré son incontestable supériorité, Lupin a ainsi ses faiblesses, et c'est par là qu'il nous touche et reste moderne : on le voit plusieurs fois mélancolique, tenté par le suicide. Chaque fois qu'il est contraint d'abandonner à regret l'un de ses noms à ses poursuivants, n'est-ce pas aussi une forme de suicide métaphorique ?

Si l'identité moderne se définit par un nom, un visage et une empreinte digitale, on s'aperçoit que ce critère triple n'a aucune prise sur Arsène Lupin. Voleur de visages grâce aux ressources du maquillage, Lupin est capable de se transformer « sans même le secours des fards » (*Les Confidences*) par une sorte de grimage invisible. À ce compte, le plus sûr moyen de changer de peau, c'est de changer de nom. « On a des noms par douzaines dans notre métier », déclare-t-il dans *La Femme aux deux sourires*. Le recours à la polynymie n'est pas seulement une commodité de cambrioleur. Vivre en pseudonyme, c'est se donner la possibilité de vivre plusieurs vies en une, successivement et simultanément, c'est démultiplier son existence. C'est repartir à chaque fois de zéro. Accéder à la liberté. Se recréer sans cesse. A Gérard Beaupré qu'il vient de sauver du suicide, il explique : « Tu es libre ! Pas d'entraves ! Tu n'as plus à subir le poids de ton nom ! Tu as effacé ce numéro matricule que la société avait imprimé sur toi comme un fer rouge sur l'épaule. Tu es libre ! » (813). Mais cette liberté du pseudonyme est illusoire puisqu'elle est reniement de soi. Elle condamne à une fuite en avant perpétuelle. Elle révèle un mal d'être. Derrière la gouaille et le rire de Lupin, il y a une fêlure. Il a refusé de porter le nom de son père. Il aura beau se rétracter plus tard, c'est une faute originelle.

Raoul d'Andrésey et Arsène Lupin

Lupin entretient un rapport ambivalent avec son nom, celui de son père, professeur de gymnastique, « une sorte d'ouvrier, pauvre comme Job », un nom plébéien, commun, celui de l'homme qui, après avoir épousé Henriette d'Andrésey, abandonnera sa femme et son fils. Ce nom lui rappelle le drame de son enfance. C'est ce nom que la Cagliostro lui jette encore à la figure « ainsi qu'une insulte ». Jusqu'à son histoire avec Clarisse d'Étignes, à vingt ans, il s'appelle Raoul d'Andrésey, un nom noble. Après la mort de sa femme et la disparition de son fils, il reprend son nom de Lupin, choisissant délibérément la voie de la marginalité. S'appeler Lupin, ce sera dorénavant décliner « ses titres de noblesse » (*La Femme aux deux sourires*). Mais la contradiction n'est surmontée qu'en apparence : « Raoul d'Andrésey... Arsène Lupin... Les deux faces de la même statue » (*La Comtesse de Cagliostro*). Il reste un être double, gentleman et cambrioleur. « J'ai de la peine à trouver mon équilibre... Le bien, le mal, l'un et l'autre m'attirent. » (*ibid.*)

Le thème du double apparaît dans un grand nombre de ses aventures jusqu'à en devenir le centre quasi schizophrénique quand il prend l'identité de son adversaire, M. Lenormand, chef de la Sûreté, pour se traquer lui-même. Quant au prénom de Raoul, celui de l'enfant qu'il a été, il lui garde son affection toute la vie, en fait un prénom récurrent qui relie ses pseudonymes entre eux, voire un nom : M. Raoul. Il vient concurrencer celui d'Arsène, son nom d'artiste (art/scène).

Un air de famille

Ses goûts onomastiques se repèrent assez vite, avec les titres qui les accompagnent souvent ; si l'on identifie aisément « un nom à la Lupin », n'est-ce pas parce qu'il apporte beaucoup de soin à les choisir, en esthète et dandy, sensible à leur forme graphique et sonore, à leurs connotations ? Il reconnaît avoir un faible pour les « simples et modestes noms de petite noblesse de province » (*La Cagliostro se venge*). Est-ce inconsciemment qu'il fait dériver bon nombre de ses pseudonymes des deux matrices Lupin et Andrézy ?

Tout se passe comme s'il ne pouvait se défaire de son nom, qu'il en déclinait seulement toutes les possibilités, qu'il le déguisait sous d'autres noms comme il déguise ses traits. Un postiche est un pseudonyme du visage. Paul Sernine, Luis Perenna sont les anagrammes complètes d'Arsène Lupin. Jean d'Enneris et Anfredi rappellent d'Andrézy. Sernine est la contraction de Serge Rénine. D'autres glissements transforment Meauny en Beauny, puis en Beaumont, Bermont, Velmont. Une douzaine de ses noms riment en « i », souvent avec la graphie noble d'un « y ».

Un nom qui ne peut pas disparaître. Après son suicide manqué à la fin de *813*, tout le monde croit qu'Arsène Lupin est mort. Mais don Luis Perenna, à cause de son aura exceptionnelle auprès de ses camarades légionnaires, est surnommé Arsène Lupin. Le nom propre devient générique. Puis c'est le public qui le reconnaît comme tel. « Car la foule ne s'y trompa pas, et, grâce à une intuition miraculeuse, avant qu'un examen attentif des événements ne donnât quelque crédit à l'hypothèse de cette résurrection, elle proclama : don Luis Perenna, c'est Arsène Lupin. » (*Les Dents du Tigre*). Le nom, entré dans la légende, le rattrape. C'est au public qui lui dénie le droit de mourir que Lupin doit son immortalité.

Ce jeu sur l'identité, le nom et le grimage est une des caractéristiques du roman populaire du XIX^e siècle – comme *Rocambole*, dont Lupin est l'héritier. On le retrouve chez ses contemporains, Fantômas ou Chéri-Bibi. Il permet, selon Jean Tortel, d'établir une ligne de partage entre roman populaire et roman policier, « l'esprit du roman populaire est prépondérant chaque fois que le détective a recours au déguisement ». Si Lupin, comme Rouletabille, participe des deux univers, il est intéressant de noter que sa méthode d'investigation s'oppose à celle de Sherlock Holmes : avec lui, malgré les apparences, nul besoin d'analyser des bouts de cigarettes : c'est le triomphe de l'intuition – rapide et brillante – sur l'esprit de déduction – besogneux. « Je lis à livre ouvert dans le cerveau de mes ennemis », reconnaît-il dans *La Comtesse de Cagliostro*. On sait que Conan Doyle en a beaucoup voulu à Maurice Leblanc de ridiculiser son héros dans sa nouvelle « Herlock Sholmès arrive trop tard » au point d'exiger qu'il change son nom – mais à ce jeu, Lupin devait toujours nécessairement triompher de son rival.

Les femmes

■ Questions :

- Qui sont-elles ?
- Quels rôles jouent-elles ?
- Comment peut-on les classer ?

Cela tient autant au caractère de Lupin, à son donjuanisme et à son pouvoir de séduction, qu'à la loi du genre littéraire : à chaque nouvelle aventure, il faut une femme nouvelle. La polyonymie a comme corollaire la polygamie... La fidélité est interdite au héros qui renaît perpétuellement : passé la trentaine, il ne vieillira plus – ce qui est une autre loi du genre.

La femme est une aventure

Très souvent, un récit commence par la rencontre d'une femme, soit que Lupin la suive pour se porter à son secours (*La Demoiselle aux yeux verts*), soit que celle-ci vienne lui demander son aide (*La Barre-y-va*), à moins que ce ne soit lui qui n'ait besoin de son concours (*L'Aiguille creuse*). La femme est un mystère, une énigme ou une porteuse d'énigme à déchiffrer, voilà ce qui l'attire et le lance dans une nouvelle aventure. C'est derrière le front de la Demoiselle aux yeux verts, dans son enfance oubliée, son inconscient, que réside le secret de la cité romaine de Juvains. C'est grâce à l'enlèvement d'Arlette, petit mannequin de Paris, qu'il pénètre dans la « demeure mysté-

rieuse ». Tous les derniers romans sont d'ailleurs à leur manière des histoires d'amour. Dans ses « Mémoires inédits » – sans doute rédigés par Leblanc lui-même, il écrit : « En relisant les livres où sont racontées, aussi fidèlement que possible, quelques-unes de mes aventures, je m'aperçois que, somme toute, chacune d'elle résulta d'un élan spontané qui me jetait à la poursuite d'une femme. La Toison d'or se transformait, mais c'était toujours la Toison d'or que je cherchais à conquérir. Et comme, d'autre part, les circonstances m'obligeaient chaque fois à changer de nom et de personnalité, j'avais, chaque fois, l'impression que je commençais une vie nouvelle, avant laquelle je n'avais pas encore aimé, après laquelle je ne devais plus aimer. » (Préface à *La Demeure mystérieuse*).

Cette forme d'amnésie ne va pas pourtant sans nostalgie, et Lupin a le cœur tendre ; il regrette souvent ses amours passées – ou ses amitiés amoureuses –, qu'il évoque avec une forme de sentimentalité comme un défilé d'ombres. « Ainsi, quand je tourne les yeux vers le passé, ce n'est pas Arsène Lupin que j'avise aux pieds de la Cagliostro, ou de Sonia Krichnoff, ou de Dolorès Kesselbach, ou de la Demoiselle aux yeux verts... c'est Raoul d'Andrézy, le duc de Charmerace, Paul Sernine, ou le baron de Limésy. » (*ibid.*)

Ce qui explique que l'amour est pour lui presque toujours un échec. Aucune femme ne peut vraiment s'attacher à lui car elle ne connaît qu'une seule de ses multiples facettes, aucune ne peut partager sa vie. Sa multiplicité le condamne au donjuanisme. Une forme de fatalité pèse ainsi sur les femmes qui l'approchent, qui semblent condamnées par avance, et meurent entre ses bras : Raymonde de Saint-Véran est tuée par Herlock Sholmès d'un coup de feu qui lui était destiné, et c'est lui-même qui étrangle Dolorès Kesselbach. « Hélas, toutes celles qui m'aiment meurent... À quoi bon vivre?... Ne vaut-il pas mieux les rejoindre, toutes ces femmes qui m'ont aimé?... et qui sont mortes de leur amour, Sonia, Raymonde, Clotide Destange, miss Clarke? » (813)

Des anges...

Les femmes se rangent en deux catégories bien distinctes. Les premières sont des ingénues, véritables héroïnes symbolistes (la sœur de Maurice Leblanc, Georgette, était la maîtresse de Maeterlinck, créateur de *Mélisande* et autre princesse Maleine) : des princesses lointaines, si raisonnables, blondes le plus souvent, généralement orphelines, étranges, un peu secrètes, effacées, précieuses, sacrifiées. Elles sont désincarnées, ignorent la volupté (mais il fallait que les livres puissent être mis entre toutes les mains), tentées par le mysticisme. Leur nom souvent est aussi léger qu'elles : « Je vous appellerai Aurélie », dit-il de l'angélique demoiselle aux yeux verts. « C'est un nom que j'aime, parce qu'il est suranné, honnête, et petite sœur des pauvres. » Il en épousera quatre : Clarisse d'Étignes, qui meurt, Angélique de Sarzeau-Vendôme, qui se retire dans un couvent, Raymonde de Saint-Véran, Florence Levasseur.

Auprès d'elles, il joue le rôle du « terre-neuve » comme il se qualifie lui-même (*La Demoiselle*), comme auprès d'Yvonne d'Origny, dont il sauve l'honneur en lui restituant son anneau nuptial (*Les Confidences*), ou de Clarisse Mergy, la mère de Gilbert dans *Le Bouchon de Cristal*. Sa vocation n'a-t-elle pas commencé pour venir en aide à sa mère pauvre et humiliée?

Le seul récit dont l'enjeu est explicitement érotique est le recueil des *Huit coups de l'horloge* dont les huit aventures sont comme les étapes programmées et librement acceptées vers le dénouement attendu : « Hortense leva les yeux sur Rénine. Quelques secondes encore elle se débattit. Mais elle était, ainsi qu'un oiseau fasciné, incapable d'un geste de révolte, et, comme le huitième coup sonnait, elle s'abandonna contre lui, en tendant ses lèvres... ».

Et des démons

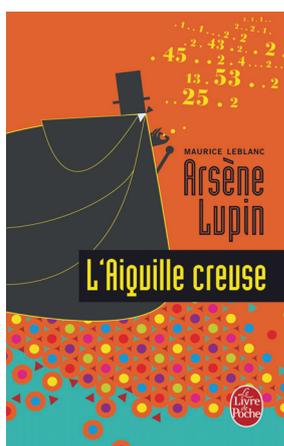
L'autre catégorie de femmes, beaucoup plus complexes et auxquelles Leblanc a consacré une large place sous la forme de deux de ses meilleurs romans, est représentée par la Cagliostro et Dolorès Kesselbach (et, à une place réduite, par « la dame à la hache » dans *Les Huit Coups de l'horloge*). Ce sont deux personnalités exceptionnellement fortes auxquelles se heurte Lupin ; elles ont en commun d'être ambivalentes, elles ont deux visages antagonistes. Lupin, qui est fortement attiré par elles, éprouve un violent amour ; c'est pour lui l'occasion de faire l'expérience du mal.

- Joséphine, la comtesse de Cagliostro, éternellement jeune, est mystérieuse. Elle l'attire et le repousse. En elle, il se voit comme dans un miroir, tenté par le bien comme par le mal. Il a vingt ans, elle jouera le rôle de l'initiatrice. C'est en lui résistant, en s'arrachant à cet amour mortifère, qu'il se trouve, renonce au crime, se forge sa morale, et, de Raoul d'Andrésy, devient Arsène Lupin. Diabolique, elle se vengera en enlevant le fils qu'il a eu avec Clarisse d'Étigues pour le dresser contre son père.
- De même, Dolorès Kesselbach, « la tueuse », est double : pour son mari, elle est « Laetitia ». Douleur et joie. Aimante le jour, criminelle la nuit, dans sa tenue d'« homme noir » qui fait songer à Fantômas, le génie du crime, dont la carrière commencera un an plus tard. Mais dans *813*, la tension s'exacerbe, franchit une nouvelle étape, atteint un paroxysme : si Lupin avait été tenté de supprimer Joséphine, il passe maintenant à l'acte, et, sans savoir qui elle est, pour se sauver lui-même, il tue Dolorès. Ce sera son seul crime.

Lupin n'a pas seulement la légèreté et la désinvolture qu'on a coutume de lui prêter. Si humainement, psychologiquement, c'est un personnage plus riche et plus complexe que bien d'autres héros de romans populaires et policiers, c'est parce qu'il a connu, par les femmes, les souffrances de l'amour et l'expérience du mal. En elles, il pouvait se reconnaître comme dans un miroir déformant et grossissant : il était double lui aussi.

Une seule pourtant a su rester près de lui, qui traverse toutes ses aventures parce qu'elle le connaît tout entier : Victoire, sa nourrice, qui joue à ses côtés le rôle de sa mère, tôt disparue, et d'une complice, parce qu'à son « petit », elle ne peut rien refuser. Une femme qui veille sur lui.

Un héros mythique : le maître de l'Aiguille creuse



L'Aiguille Creuse

Le Livre de poche n° 1352,
224 pages.

■ *Travail proposé :*

- À défaut de pouvoir faire étudier à toute la classe la fin de *L'Aiguille creuse*, on demandera au groupe qui a pris en charge le roman d'en résumer en détail les deux derniers chapitres en se demandant, à travers un relevé de citations, ce que représente l'Aiguille creuse.
- On peut également faire une analyse de la description de l'Aiguille telle qu'elle apparaît à Isidore Beautrelet à la fin du chapitre VIII, « De César à Lupin », depuis : « Il ne bougea plus. » jusqu'à la fin du chapitre (p. 172-173).

Questions : Relevez tous les éléments qui font de l'Aiguille un objet oxymorique. Quelle est l'importance des images (métaphores, comparaisons) ? Réalisme et fantastique de la description. Importance du personnage de Beautrelet.

- On pourra enfin demander aux élèves d'illustrer cette page avec les tableaux du même site peints par Monet.

La fin du parcours consiste, avec Isidore Beautrelet comme guide, à pénétrer à l'intérieur du « royaume invisible » de Lupin. « Sans l'Aiguille creuse, Lupin est incompréhensible », déclare Leblanc. Le coup de génie de l'auteur réside tout entier dans cette invention qui est le symbole même du héros. Lupin est « le maître de l'Aiguille ».

Que représente-t-elle ?

- L'Aiguille creuse est **un secret**, celui que se sont transmis tous les monarques, « de César à Lupin », pour assurer leur domination non seulement sur cette terre normande que Lupin connaît si bien et qu'il a déjà plusieurs fois arpentée et déchiffrée (*La Comtesse de Cagliostro*), mais sur le monde entier. Elle représente donc le pouvoir. Comme souvent, l'histoire de Lupin est liée à celle de la France. « Maîtres du secret, les rois de France grandissent, débordent les limites étroites de leur domaine, fondent peu à peu la grande nation et rayonnent de gloire et de puissance. »
- C'est un **musée**, celui de Lupin, qui rassemble « tous les trésors », les œuvres des plus grands artistes là où elles ont été dérobées. À son sommet se trouve « la merveille des merveilles, l'œuvre suprême, la pensée d'un dieu », la Joconde, la femme par excellence, au sourire si étrange, qui consacre le lieu. « À genoux, Beautrelet, toute la femme est devant toi ». Aux côtés de Lupin se trouve Raymonde de Saint-Véran, qu'il vient d'épouser.
- L'Aiguille, surtout, est désignée comme « **la grande énigme** », celle qu'Isidore cherchait à déchiffrer depuis le début. Lupin, homme de l'énigme par excellence, se confond avec elle. De quelle énigme s'agit-il ? La clé nous en est peut-être donnée par sa dénomination – confirmée par la description : elle est le lieu de la résolution des contraires. C'est une aiguille, mais elle est creuse ; elle est verticale et horizontale à la fois (par les stries qui la marquent) ; massive et effilée ; pleine et évidée ; réelle et fantastique. Tout l'imaginaire lupinien s'inscrit dans un décor précis, vérifiable. C'est un objet phallique et féminin, oxymorique. Il représente l'unité originelle. Celle de l'être – et d'abord celle du gentleman cambrioleur, hors-la-loi et gardien de la loi, enfin réconcilié avec lui-même grâce à une femme : « Une petite fille a passé, qui a des cheveux blonds, de beaux yeux tristes, et une âme honnête, oui, honnête, et c'est fini... moi-même je démolis le formidable édifice ».
- C'est elle qui permet de **faire passer le personnage de Lupin de l'imaginaire à la réalité**. Sans l'Aiguille, il « ne serait qu'un personnage de roman ». Par réciproque, Arsène Lupin a changé notre vision de l'Aiguille : sans croire nécessairement à la fiction imaginée par Leblanc, le spectateur qui la contemple sur la plage d'Étretat sent vaciller la réalité soumise à la puissance mystificatrice de la littérature, c'est-à-dire ici du discours de Lupin lui-même.

« L'Aiguille creuse, c'est l'Aventure ». Monument lupinien par excellence, elle concentre en elle toutes les caractéristiques du personnage, le résume en une formule. En acceptant de renoncer à elle, en dévoilant le secret au public, Lupin nous la lègue et devient un personnage mythique.